



HAL
open science

Marienbad

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Marienbad. Raphaël Pieroni; Jean-François Staszak. Villes enchantées. Chansons et imaginaires urbains, Georg Editeur, pp.74-75, 2022, 9782825713020. <halshs-03935014>

HAL Id: halshs-03935014

<https://shs.hal.science/halshs-03935014v1>

Submitted on 17 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Marienbad (Barbara)

Yann Calbérac

Maître de conférences en géographie à l'Université de Reims Champagne-Ardenne

La chanson est publiée en 1973 dans l'album *La louve*

Parolier : François Wertheimer

Compositrice et interprète : Barbara

Audio : <https://youtu.be/MUWeNPQqDIY>

De Marienbad, ville d'eau de République tchèque (ou plutôt de Mariánské Lázně en Tchécoslovaquie qui existait encore en 1973 au moment où *Marienbad* a été composée), la chanson ne dit strictement rien. Dans ses couplets ou son refrain, il n'est en effet question ni de la ville, ni même de ses thermes qui constituent pourtant, à cette époque déjà, l'essentiel de son économie. Barbara, la compositrice et l'interprète de la chanson continue son exploration de l'Europe centrale : après *Vienne* qui évoque la solitude et la séparation, et *Göttingen* qui célèbre la réconciliation franco-allemande après la guerre, *Marienbad* est une nouvelle étape dans sa traversée du continent européen. Pour la jeune fille juive née à Paris (où elle s'est cachée pendant la guerre) et dont l'arbre généalogique plonge ses racines dans toute l'Europe centrale, ces chansons sont autant de jalons aussi bien dans sa trajectoire familiale que dans l'histoire européenne qu'elle observe.

La Marienbad de la chanson se limite à un château, son parc, sa fontaine et ses statues : c'est dans ce théâtre singulier – avec ses personnages, leurs costumes, leurs répliques et leurs intrigues – que s'est nouée jadis une rencontre entre une femme et un homme. La chanson est le dialogue entre deux amants qui évoquent leur idylle passée.

Les portraits des protagonistes sont limités au strict minimum : « les yeux de jade » de l'une, et les « soupis malades » de l'autre, des pièces de vêtements et des accessoires (« l'étoile d'engoulement, les grands gants de soie noire et l'anneau de diamant »). La culture et la mythologie sont convoquées pour combler les silences de la description : lui s'apparente à « un dieu de lune inca », elle tantôt à la fée Mélusine, tantôt à l'Ophélie de Shakespeare. La statuette est à peine davantage décrite : elle renvoie elle aussi à la mythologie, qu'il s'agisse d'« un apollon solaire de porphyre et d'ébène » (un alexandrin !) ou de Pygmalion : ce parc n'est peuplé que du passé et d'esprits « qui battent leur sabbat ».

Cette chanson – qui ne parle que d'un souvenir – est elle-même la réminiscence d'un film réalisé douze ans plus tôt, en 1961, par le jeune réalisateur Alain Resnais, sur un scénario d'Alain Robbe-Grillet : *L'année dernière à Marienbad*. On retrouve dans la chanson les images que ce film a rendues immortelles : l'étoile en plumes de Delphine Seyrig, des personnages hiératiques posés dans un parc comme des statues, les couloirs d'un château où l'on se perd comme dans un dédale, et surtout un parc, théâtre d'amours anciennes. Et la même question du souvenir qui traverse déjà tout le film : dans un monde où le temps n'existe plus, la tentative vouée à l'échec d'un homme qui essaie de rappeler à une femme qu'ils se sont aimés, l'année dernière, à Marienbad ou peut-être même ailleurs, dans une autre ville thermale.

Si le film a rencontré un succès critique (il a remporté le Lion d'or à Venise en 1961), il n'a pas trouvé son public : il n'a été vu que par une poignée de cinéphiles curieux d'assister à la rencontre de la Nouvelle vague et du Nouveau roman. Pourtant, même sans l'avoir vu, chacun en a des images : ce sont ces souvenirs que convoquent la chanson, souvenirs d'un autre lieu (Marienbad) ou d'une autre époque (l'idylle passée du couple, ou les héritages culturels européens). La mélodie entêtante aux sonorités aigrettes (les accords de harpe qui ouvrent la chanson) fait la part belle à ces réminiscences : les rimes (inhabituelles) en *ole*, *ade*, *ine* nous plongent dans un imaginaire lointain et exotique. L'orchestration n'est pas sans rappeler les petits orchestres (notamment le violon) qui assurent l'ambiance sonore de toute l'Europe centrale.

Quand on oublie tout et que quelques souvenirs subsistent, il ne reste parfois qu'une mélodie : on a refoulé les images du film, ou peut-être même ne l'a-t-on jamais vu, mais la chanson, elle, sa mélodie entêtante, ses

refrains et ses rimes restent. Comme si Alain Resnais nous disait déjà, avant même que la chanson ne soit composée et avant l'un de ses derniers films : on connaît la chanson.